LA MYTHOLOGIE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

Jules Raymond

M. LAMÉ FLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

C. BORRANI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1872

GEORGE R. LOCKWOOD

NEW-YORK.

MYTHOLOGIE CELTIQUE.



LE PREMIER CULTE DES GAULOIS.

J'avais cessé depuis bien longtemps, mes enfants, de vous raconter des fables sur la mythologie des anciens peuples, lorsque quelques-uns d'entre vous, qui, en grandissant, avaient étudié avec attention les commencements de l'histoire de France, sont venus me demander quels dieux adoraient les nations qui occupaient les Gaules avant que Jules César se rendît maître des pays qui forment aujourd'hui notre belle patrie. Cette question a droit en effet d'intéresser de jeunes Français ; et quoique la religion des anciens Gaulois nous soit encore aujourd'hui moins bien connue que celle des

Grecs et des Romains, il me semble pourtant que nous pouvons profiter des nombreuses découvertes que plusieurs savants de notre temps ont faites à ce sujet depuis quelques années.

Il paraît à peu près certain que, dans les temps les plus reculés, les Gaulois n'avaient pas, comme les autres peuples de l'antiquité, décerné les honneurs divins aux personnages qui avaient fondé leurs premiers empires. Répandus sur une grande partie du continent asiatique et européen, ces peuples, qui avaient reçu les noms de Celtes, de Galates, de Gaëls, de Cimbres, de Kymris, selon la contrée et l'époque où ils s'étaient montrés pour la première fois, étaient encore trop barbares pour s'élever à la pensée d'un Dieu tout-puissant et éternel, tel que le conçoivent depuis longtemps les nations qui ont le bonheur de vivre sous la loi du christianisme. Les objets seuls qui frappaient leurs regards étaient le sujet d'une sorte de culte sauvage ou de vénération, dont les signes extérieurs n'avaient d'au-

tre expression que des pratiques grossières ou superstitieuses.

C'est ainsi que, dans la nature, ils voyaient avec admiration les pierres, les arbres, les plantes, les lacs, les marais, les rivières, les forêts, les montagnes, le soleil, la lune, le tonnerre, les vents même, qu'ils adoraient, tantôt à cause de l'effroi que causaient leurs ravages, tantôt par reconnaissance, lorsqu'ils tempéraient les ardeurs des climats brûlants d'une partie de la Gaule.

Les fontaines étaient aussi l'objet de leur adoration, parce qu'ils attribuaient à leurs eaux salutaires la propriété de guérir la fièvre et d'autres maladies contre lesquelles ils ne connaissaient pas de remède plus efficace. Le culte qu'ils leur rendaient se bornait le plus souvent à des pratiques toutes simples, telles que d'allumer des chandelles auprès de ces sources bienfaisantes, ou d'y apporter, à certains jours de l'année, des fleurs, des fruits, du beurre, du pain, du fromage et d'autres aliments.

Quelquefois aussi on jetait dans les eaux d'un lac ou d'une rivière des vêtements de lin ou de drap, des toisons entières des plus belles brebis, de la cire ou du miel des meilleures abeilles. Ce qui est très-remarquable, c'est que dans beaucoup de lieux de notre France actuelle, ces anciens usages se sont conservés jusqu'à nos jours, et il n'est pas rare de voir de semblables traditions locales devenues aujourd'hui l'occasion de pèlerinages où vient se rendre à jour fixe la population des campagnes environnantes.

Après le culte des eaux, il n'en était pas de plus répandu, parmi les peuples de la Gaule, que celui des arbres et des forêts. Le pommier, le bouleau et surtout le chêne étaient l'objet d'une vénération particulière : le premier de ces arbres pour l'excellence de son fruit, le second pour la verdure précoce dont il se couvre aux premiers beaux jours de la saison printanière, le troisième enfin pour la force et la durée du tronc qui porte les branches séculaires dont il abrite le voisi-

nage. Le respect qui environnait les arbres se transmettait d'âge en âge parmi les peuplades celtiques. Les forêts, où il était interdit aux étrangers de pénétrer, étaient d'ailleurs le lieu où se retiraient les prêtres de cette religion mystérieuse, dont ils se réservaient le secret, soigneusement dérobé au reste de la nation. Ces prêtres recevaient le nom de DRUIDES, ce qui veut dire « les hommes du chêne, » parce que c'était à l'abri d'arbres de cette espèce qu'ils faisaient leur demeure habituelle.
